

**Dossier de presse : Sébastien Cliche**  
**© ETC Montréal, 2002**

**CES GESTES QUI SAUVENT**  
**Une incursion dans l'œuvre de Sébastien Cliche**

*« Il est très dangereux de vivre, ne fût-ce qu'un jour ».*  
(Virginia Woolf, *Mrs Dalloway*)

**Sécurité et prévention font désormais partie d'un concept plus large, celui du contrôle des pertes**

La seconde moitié du xx<sup>e</sup> siècle occidental a été caractérisée par une amélioration fulgurante des conditions de vie de l'être humain. Depuis la fin de la deuxième guerre mondiale, l'être contemporain s'est en effet doté d'un arsenal de moyens matériels, économiques et politiques, lui permettant de se prémunir contre une foule de situations menaçantes pour sa sécurité – intempéries, maladies, famines et autres catastrophes naturelles plus ou moins récurrentes ou extraordinaires – ce qui a eu pour effet de prolonger de manière spectaculaire son espérance de vie, jusqu'à un niveau jamais atteint auparavant.

Paradoxalement, en même temps que les nombreuses avancées des dernières décennies contribuent à protéger l'intégrité physique et psychologique de l'être, celui-ci présente tous les signes d'une vulnérabilité croissante. L'« élargissement » de la notion de risque a eu pour effet d'entraîner un sentiment d'appréhension général – un « mal d'être » –, exacerbé par la perception d'une multitude de périls qui nous guettent, sentiment entretenu par toute une portion de l'univers médiatique et de la communauté scientifique. En effet, dans notre société « hyperindustrialisée et hypertechnique », les dangers appréhendés sont très réels, même s'ils ne sont encore qu'à l'état de conjecture.

Maintenus sur le pied d'alerte en toute situation, nous sommes, en effet, de plus en plus dominés par un sentiment chronique de l'« urgence ». Il faut être non seulement réactifs, c'est-à-dire comprendre les raisons des malaises et malheurs qui nous accablent afin de prévenir leur répétition (en passant par la recherche des coupables), mais il nous faut aussi être proactifs, scruter le ciel pour y distinguer à l'avance, tels des prophètes de malheur, les catastrophes susceptibles de s'abattre sur nous. « L'homme d'aujourd'hui souffre de ne plus vouloir souffrir exactement comme on peut se rendre malade à force de chercher la santé parfaite », écrit avec justesse Pascal Bruckner<sup>1</sup>. C'est une véritable épée de Damoclès qui pend inlassablement au-dessus de nos têtes et nous oblige à une quête sans fin, visant à préserver et à améliorer sans cesse notre santé, notre confort, notre fortune et notre sécurité.

Ne se bornant pas aux domaines et aux espaces publics (tels les aéroports, les chantiers de construction ou les centres commerciaux), la logique de la menace et l'urgence de la prévenir deviennent permanentes : elles imprègnent tous les espaces sociaux, s'infiltrant jusqu'aux espaces privés les plus intimes que sont le domicile, et même le corps.

Dans sa démarche artistique, Sébastien Cliche s'inspire de cette logique de l'alerte permanente qui entache notre joie de vivre et notre spontanéité. Son travail vient questionner le rapport de l'individu avec la peur face au danger, réel ou appréhendé, au déséquilibre dans son sentiment de confort et d'ordre, qui est l'essence même de la crise. Or, toute situation de crise suscite le

meilleur et le pire chez l'individu ; à ce titre, elle devient un territoire privilégié pour l'étude des affectivités.

Empruntant successivement les thèmes de la catastrophe aérienne (*DisastAir*, 1998-99), de la survie en forêt (*La Vie en forêt*, 2000) et de la sécurité domestique (*Vivre blessé*, 2002), Cliche progresse du collectif vers le singulier en resserrant son attention sur l'espace personnel, privé, et sur la vie au quotidien. Dans sa plus récente production, *Vivre blessé*, il investit l'univers domiciliaire pour évoquer les thèmes de l'événement accidentel et l'imaginaire de la prévention. S'inspirant de l'imagerie signalétique utilisée par les guides de dépannage et les manuels de survie, Cliche dessine, peint et tire des images photographiques mettant en scène des personnages apathiques, victimes de petits accidents ou encore menacés d'agression au sein de leur « foyer ». À ces représentations parfaitement aseptisées, il associe conseils de sécurité et consignes de secours, créant ainsi des schémas réseautiques d'informations habilement suggestifs qui illustrent, par de légers détournements, l'absurdité de nos schémas de pensée et de nos réactions face à l'événement imprévu. À travers toute son œuvre, il dresse un portrait caustique de notre temps qui raconte cette étrange fable, comme l'écrit Bruckner, d'une société tout entière vouée à l'hédonisme et à qui tout devient irritation, supplice<sup>2</sup>.

## **Il faut avoir la volonté de vivre sans accidents**

« Ne demande pas que ce qui arrive arrive comme tu veux. Mais veuille que les choses arrivent comme elles arrivent et tu sera heureux<sup>3</sup> ».

Par définition, l'accident est ce qui arrive de manière imprévu. C'est un événement fortuit, généralement dommageable sur le plan matériel ou sur le plan humain, qui entraîne un état de perturbation physiologique et psychologique d'intensité et de gravité variable en fonction de son origine et de la sensibilité du sujet. Outre les *imprévus imprévisibles* (*Act of God*) tels une tempête de verglas, un ouragan ou encore, dans une extrême limite, la mort, qui sont hors de notre contrôle et indissociables de notre condition de mortel, on distingue les *imprévus prévisibles venant des autres*, dits « chronophages », et les *imprévus prévisibles venant de nous*. Attribuables à des actes rebelles, à de la négligence ou à des omissions humaines, l'un et l'autre de ces derniers imprévus soulèvent l'épineuse question de la responsabilité, voire de la culpabilité, et créent un devoir d'anticipation. C'est dire, en d'autres mots, que l'imputabilité de ce qui nous arrive, en bien comme en mal, nous revient fatalement.

Dans l'univers domestique dépeint par Cliche, des gestes quotidiens aussi communs que cuisiner, récuser, repasser ou même discuter au téléphone sont présentés comme autant de gestes susceptibles d'être la cause de défaillances, d'incidents, voire d'accidents fatals. Il ne suffit plus de se tenir loin de la forêt ou de s'abstenir de prendre un avion pour éviter le pire puisque la maison recèle aussi ses propres périls : *Aujourd'hui la maison tue plus que la route, mais ces accidents ne sont pas inéluctables*. La cuisine est un chantier fourmillant d'objets dangereux : couteaux, mixeurs, appareils de cuisson. La salle de bains offre un terrain propice aux chutes et glissades diverses ; c'est pourquoi la baignoire doit être munie d'un tapis antidérapant et au minimum d'une poignée au mur afin de se prémunir contre les dérapages. On constate que les couteaux coupent, que les produits d'entretien sont le plus souvent toxiques, qu'une couverture électrique peut causer l'électrocution, un fer à repasser, une brûlure, une plante d'intérieur, un empoisonnement, un fil électrique, un étouffement, une serrure, une séquestration. On apprend que les sacs en plastique ou autres papiers d'emballage, les souffleuses à neige, les tondeuses à gazon ne sont pas, eux non plus, inoffensifs. Bref, la liste des dangers qui nous guettent dans l'ombre, semble infinie. Et la maison qui, dans l'imaginaire collectif, représente un refuge

chaleureux, confortable et sécuritaire pour ses occupants, devient paradoxalement un lieu de frustrations et de souffrances.

Le nouveau paradigme de la précaution, déclare François Ewald, « témoigne d'un rapport profondément bouleversé à une science qu'on interroge moins pour les savoirs qu'elle propose que pour les doutes qu'elle insinue<sup>4</sup>. » *Trounced*, par exemple, énonce de façon particulière toute l'ambiguïté de ce rapport de l'individu à son environnement immédiat. Une femme étendue dans son lit, observe d'un air effaré sa table de chevet sur laquelle sont accumulés des contenants de produits nettoyants. Ces produits récurent, décrassent, polissent, mais ils sont aussi toxiques, inflammables et corrosifs ; ils constituent un danger réel. Cette antinomie inhérente aux produits, aux instruments et aux appareils qui assurent notre bien-être – ils sont utiles mais peuvent également être fatals –, se transmet insidieusement au sujet, générant ainsi l'émergence de véritables troubles émotionnels qui relèvent moins d'une appréciation mesurée des risques que d'une hypersensibilité devant l'incertitude.

La démesure souvent observée dans la recherche du confort et de la sécurité anime chez l'individu une « tension sans intention » qui engendre un sentiment diffus de vulnérabilité et de méfiance pouvant aller de l'inquiétude jusqu'à la panique. Pour réagir, d'aucuns vont se lancer dans l'activisme effréné (jardinage, bricolage, ménage), les autres succomberont à l'abattement, à l'immobilisme. Dans cette veine, les personnages dans les mises en situation de Cliche incarnent des « états frontières », ces états de stagnation situés au point de rencontre du confort et de l'ennui, lesquels découlent plus de l'inaction et de la passivité que de réelles situations à risque. À travers le défilé grotesque de personnages figés, presque englués dans l'univers de la conscience des dangers, l'artiste expose cette mésentente fondamentale et pathétique entre l'idéal de la superstructure domestique assurant une existence « simplifiée » et sans risques, et le poids accablant des responsabilités et des peurs aiguillonnées par un surplus de précautions qui, loin de le stimuler l'individu à l'action, le neutralisent dans une fadeur imprécise.

### **Le confort a pour but d'éviter à notre organisme le moindre effort d'adaptation**

L'habitude, selon Bruckner, se définit comme une certaine technique d'économie de l'énergie qui naît du principe de conservation : ne pas avoir à tout refaire chaque matin, créer des réflexes pour absorber l'incident, le particulier<sup>5</sup>. Devenu un espace standardisé, supra-organisé et hyper-fonctionnel, le domestique incarne aujourd'hui – à l'image de nos espaces de travail – un lieu où l'acte le plus utile doit être en même temps l'acte le moins périlleux.

Ironiquement, l'être est frappé d'impuissance et d'ennui devant ce quotidien « dépourvu de suspense » et de plus en plus abstrait – phénomène vigoureusement encouragé par les médias télévisuels et l'Internet. Si les dangers de la vie courante sont le plus souvent hypothétiques, l'obsession du danger se fait, quant à elle, très réelle, et la liste des choses à faire et à ne pas faire s'allonge à la mesure de notre esprit et de notre recherche d'absolu. Passé le stade des besoins primaires que sont la protection contre la faim, les intempéries, la quête devient plus floue. À un point tel qu'on en vient à souhaiter sans se l'avouer la calamité, « un bon désastre, un vrai, tout plutôt que cet entracte sans fin, qui ne parvient pas à se hausser à la dignité d'un drame<sup>6</sup> ».

À la fois passionnément redoutées et attendues, les petites catastrophes de la vie quotidienne dissimulent un vide, démontre Cliche, que le confort et l'indifférence creusent à leur passage ; elles donnent une illusion de consistance à l'insupportable légèreté de nos existences.

---

<sup>1</sup> Pascal Bruckner, *L'Euphorie perpétuelle*, Grasset, 2000, p. 17.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 17.

---

<sup>3</sup> Tiré de *La Philosophie*, [sous la dir. Bertrand Vergely], Paris, Larousse, « Textes essentiels », 1993, p. 578. [Source : Épictète, *Manuel*, trad. Mario Meunier, Paris, Garnier-Flammarion, 1964, p. 211.]

<sup>4</sup> François Ewald cité par Jérôme Bindé, « Jalons pour une éthique du futur », *Le Monde diplomatique*, mars 2002, pp. 28-29.

<sup>5</sup> P. Bruckner, *op. cit.*, p. 94.

<sup>6</sup> P. Bruckner, *op. cit.*, p. 102.